

VICTOIRE BAUME

LA DICHOTOMIE
D'ARIA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-165-8

Dépôt légal : mai 2022

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Préface

À travers cet ouvrage, j'aborde de manière singulière l'univers de la conquête de soi. Aria, la protagoniste, part dans une étude introspective avec l'aide de ses sens et pousse ses limites toujours plus loin. Avec inconscience, elle choisit une vie différente de nous autres. Mais dans quelle mesure va-t-elle être capable de s'affranchir de son conditionnement et de ses blessures pour accéder au bonheur ?

L'émotion nous anime autant qu'elle nous transforme et produit des conflits intérieurs. L'identité n'est pas forcément une évidence acquise, elle se conquiert. Vénus ressent les choses avec une telle puissance qu'elle peut parfois sombrer dans une léthargie amoureuse illégitime. Ses choix laisseront peut-être des stigmates irréversibles. Elle luttera de toutes ses forces, afin de conquérir sa nouvelle essence et d'imposer, avec instinct, sa recette du bonheur à quiconque souhaitant l'accompagner. Nous entrons ici dans l'histoire d'une nymphe à l'état de chenille qui deviendra une élégante piéride blanche. Elle partira à la recherche de stimulations et essaiera d'évoluer vers une transcription affranchie avec l'intention de réinitialiser son disque dur et d'effacer, avec le temps, les images néfastes du passé.

Le thème secondaire est inspiré de l'analyse utopiste de Charles Fourier, dans la voie de la libération sexuelle à travers son œuvre, *Le Nouveau Monde amoureux*, publié en 1967.

Le besoin de conquête est un sentiment obsessionnel et vibratoire du moment présent. Il nous attire de manière indéfectible. Si ce terme est concrétisé avec émotion, à l'instant où nous le mettons au pluriel, il permet d'accéder à une certaine forme d'ouverture d'esprit et de liberté. Dans certains cas, on s'éloigne des pensées individualistes et malsaines et nous approuvons davantage l'humain et le sexe dans sa globalité. Le milieu du libertinage, ce n'est pas de la pornographie, c'est un monde fait de volupté, de respect, de partage et d'érotisme souvent pratiqué comme un art.

En amour, la méthode unique peut devenir insidieuse et des circonstances opportunes peuvent parfois se dessiner. Pourtant, aux yeux du monde, certaines de ces solutions paraîtront marginales ou anticonformistes. Pour quelles raisons devrions-nous choisir de suivre notre quête selon des normes ancestrales, sociétale ou religieuse, si celles-ci ne nous conviennent pas en tous points ?

PARTIE I

L'effet papillon

Aria, James et Térence

« Je ne ressens plus mon corps et les battements de mon cœur ralentissent. Je distingue à peine le visage de l'homme que j'aime et de celui qui est loin, derrière ce soudain brouillard qui obstrue ma vue. Puis j'entends le silence, le silence de mon échéance. Tout devient sombre, cela m'effraie. J'ai froid et je suis soudainement aspirée dans l'immensité d'un rien nocturne. J'ai perdu la bataille, comme Spartacus en Lucanie. »

Chapitre 1

*« Le XXI^e siècle sera celui de l'amour multiple,
de la polyunion, de la polyfidélité, du polyamour. »*

Jacques Attali ; *Amours*

Mai 2006 – Hong Kong

ARIA

Le prestigieux salon bordelais ouvre ses portes chaque mois de mai en Asie, avec vingt et un mille mètres carrés réservés pour la France. À vingt-six ans, j'y assiste en tant qu'ambassadrice de notre marque. L'entreprise familiale viticole se porte à merveille et nous avons évité la liquidation. J'ai brillamment commercialisé nos produits en France et au pays du soleil levant. Mon plus gros client, c'est les Antilles, à eux seuls, ils consomment plus de quatre millions de bouteilles dans l'année. J'importe pour les DOM-TOM, environ trois mille cartons et cela représente cinquante-deux pour cent de mon chiffre d'affaires.

Les chiffres, ça me parle. Le reste m'est secondaire. Je n'aime pas les mots, les émotions et encore moins les gens. Les gens, c'est chiant, les gens c'est décevant. Les gens, c'est comme l'agriculture, ça ne donne pas de légumes même avec de l'engrais. Et vous savez pourquoi ? Parce que tout simplement : vous ne pouvez pas contrôler la météo, ni rien d'autre d'ailleurs. Ce qui me fatigue c'est la récolte des choses métamorphiques. Mais il arrive parfois d'avoir une bonne surprise. Mais cette surprise ne doit jamais être prise pour un cas général ou bien pour acquis. Puisque la probabilité, effort contre récolte reste trop maigre pour y consacrer de l'énergie et du temps. Je préfère la chasse ou la pêche, c'est beaucoup plus efficace !

À mon avis, l'amour est une catégorie complexe, problématique et dénuée de sens. C'est un peu comme l'hypothèse de Riemann¹ ou la formule : « *Trouver l'amour de sa vie* ». Après presque deux mille ans, le problème n'a

1 Pour les mathématiciens, l'hypothèse posée par l'Allemand Bernhard Riemann en 1859 constitue l'un des problèmes les plus complexes des mathématiques. Cette conjecture constitue l'un des problèmes non résolus les plus importants des mathématiques du début du XXI^e siècle : elle est l'un des vingt-trois fameux problèmes de Hilbert proposés en 1900.

jamais pu être résolu ! Pourquoi accorder autant d'importance à une conjecture ou un verbe éphémère ? Pourquoi choisir « *trouver* » et ne pas le remplacer par : « *construire* » ou « *créer* », par exemple ? On est peut-être un peu fainéant et pas si évolué que ça ! Je préfère : ignorer, multiplier ou éradiquer. Comme disait Oscar Wilde, « *Ils gâchent chaque amour en essayant de le faire durer éternellement* ». Rien n'est éternel, tout le monde le sait. Il est donc utopique de penser que l'amour l'est. Et puis de toute façon, l'homme et la femme commettent les mêmes erreurs, siècle après siècle. En conclusion, nous sommes un cas chronique et chronophage : alors j'arrête d'essayer de chercher, de trouver, de croire et même d'espérer en honorant la vérité de notre espèce d'attardés.

Après une journée harassante, je suis conviée au cocktail dînatoire du salon. J'ai marché des kilomètres et mes pieds sont gonflés comme des ballons. J'ai dû m'armer de patience pour convaincre de potentiels acheteurs bornés et toujours prêts à négocier le moindre centime. Il m'a fallu des heures pour contrer l'entêtement asiatique ou la suprématie hautaine et intangible britannique.

En arrivant à la soirée, j'aperçois pour la première fois sur un stand joliment décoré de vignes et de raisins, un personnage séduisant qui aime mes yeux. Un cerf et je le désigne comme ma proie ! La chevelure épaisse d'un brun foncé, légèrement parsemé de sel lui donne du charisme. Il a l'air un peu grincheux, avec une apparence sympathique, mais dont le regard illumine la dureté de ses traits, derrière lequel se cache sans mal de l'émotion. Ha ! Je me sens physiquement anesthésiée et remarque tout de suite ce Californien du Château Clark, Sonoma Valley. Il n'est pas loin de la quarantaine. Homme plutôt élégant pour un Américain, il dégage quelque chose que je ne peux définir, une impression de déjà-vu et un sourire au pouvoir qu'il ignore probablement. Son expression timide fixe mes yeux et elle m'empêche de m'intéresser à quoi que ce soit d'autre. Ma faim est là, elle crie !

Ce soir-là, j'ai passé deux heures à me préparer. On n'appâte pas du gibier sans amorces attractives. Lorsqu'une femme se trouve belle, elle se sent invincible. Encore plus, si celle-ci est vêtue de lingerie ou rien du tout dessous. Je ne porte rien du tout. Je me suis mise en mode « Diane Chasse-resse » comme les statues de Houdon. Quelle bête aura l'honneur de recevoir ma flèche ? J'ai déjà la réponse à ma question. Tout en discutant avec un œnologue renommé, je ne quitte pas des yeux ma proie.

Je fixe son appétissante bouche, afin qu'il comprenne mon message. Abdique et approche-toi de moi, mon cerf ! L'homme qui porte ce sourire se déplace enfin. Je le perds de vue, puis il revient en me tendant délicatement le bras et ses lèvres chuchotent à mon oreille ces quelques mots banals et timides : « *Comment allez-vous ?* ». J'éclate de rire par la simplicité de sa phrase courte. Je l'excuse déjà de sa maladresse parce que je le trouve étrangement touchant. Lors de ce premier contact physique, je suis saisie par une décharge électrique m'engourdisant l'épaule et descendant jusque dans le bas des reins. Je peux dire avec certitude qu'il me fait beaucoup d'effet et

qu'il me trouble, puisque le duvet de mon dos se hérissé comme celui d'un chat ! Mais je suis curieuse d'en découvrir davantage sur cet inconnu qui ne s'est pas encore présenté, pourtant les Américains pratiquent systématiquement cette politesse. Il caresse sa barbe avec manie et cela m'amuse, car je le traduis par un manque d'assurance.

Je devrais prendre les devants, car je repars dans trois jours, il est donc inutile d'être raisonnable et de se priver d'un second amant lorsque je suis en mode polygamie sérielle. En effet, la veille, mon corps a subi les délices d'un homme magnifique, mais sans poésie. Cet étalon a mené nos plaisirs comme une pièce de théâtre satirique. Cela a été tellement plaisant que j'ai cédé en criant au second acte. Il a brillamment joué avec chaque centimètre de ma peau comme un talentueux ventriloque.

Ce type c'était un contraste surprenant et une drogue à lui tout seul. Il était tout sauf charmant, mais son esthétique et son savoir-faire m'ont littéralement fascinée. Je n'ai pas réussi à le cerner, lui et sa complexité. Le genre de mystère qui vous demande une pierre ponce pour gratter la surface calcaire. Et pourtant le calcaire, c'est dur à nettoyer. J'ai passé ma nuit avec un sombre personnage, doté d'une imagination incorrecte. Je pense que le salon de Hong Kong est propice à mes aventures singulières sans lendemain.

Chaque soir, je m'engage dans quelque chose de palpitant et comme toute femme qui s'assume, j'ai besoin de sexe hebdomadairement. Aujourd'hui c'est différent. Face à ce timide Californien, je décide de le fixer sans détourner une seconde mon regard. Puis pour m'amuser, je le déstabilise en lui chuchotant à l'oreille : « *Monsieur sans nom, j'ai envie de vous* ».

Il recule, très surpris, il ne s'attend probablement pas à ce qu'une femme lui sorte un truc pareil. Cela présage un homme vieille école, quelqu'un qui n'apprécie guère Simone Veil. Il me scrute méticuleusement en réfléchissant. Je constate une hésitation. Il me demande avec un air confus :

— Êtes-vous sûre ?

J'éclate de rire.

— Et vous ?

Oh le mignon, il est novice dans l'art de la séduction !

— Je m'appelle...

— Je ne veux pas savoir, gardez-moi ce mystère pour plus tard ou bien pour jamais. Je vous appellerai *Jack Daniel*, ou bien *Paul*, c'est moi qui choisirai.

— Je n'ai pas la tête d'une bouteille de whisky, rassurez-moi ? se vexe-t-il.

— Alors ça sera Paul.

— Et vous Virginie.

— Espérons ne pas avoir une fin aussi tragique !

Nous discutons jusqu'à ce qu'il trouve son aise. Nos yeux ne se quittent plus. À la sortie du Convention Center, nous montons dans un taxi. Nous restons silencieux pendant tout le trajet, échangeant des regards aussi confus que séducteurs. C'est un homme sain, je le sens. Le taxi nous conduit

de l'autre côté de Hong Kong, à Kowloon, nous passons sous l'eau de la baie. Il nous dépose à l'entrée du prestigieux hôtel Intercontinental édifié dans le quartier de Tsim Sha Tsui. Cet établissement est réputé pour sa vue insaisissable sur la baie. Située juste derrière, l'Allée des Stars est jalonnée de grands noms du cinéma hongkongais. Cette longue avenue piétonne est fréquentée par les touristes venus des quatre coins de la planète. À la même heure chaque soir, Hong Kong se métamorphose en cité surnaturelle, bercée de faisceaux colorés mettant en œuvre la symphonie des lumières. Ces rayons passent à travers les nuages et dansent sur les imposantes tours en verre.

J'aime profondément l'Asie et surtout cette ville. Elle dégage une atmosphère particulière, quelque chose d'unique, d'indescriptible et totalement endémique. Comme si la nuit vous enrobait de magie humide et vous envoyait dans la brume bigarrée des cumulonimbus. Je viens dans cette métropole depuis 2003, année où j'ai commencé à avoir des fiches de salaires. Généralement, je préfère prendre le ferry pour traverser afin d'apprécier la lumière et sentir l'air sur mon visage.

Lors de mes promenades nocturnes, je me rends systématiquement au marché de Temple Street, un bazar d'étals de chinoiseries et d'électronique. Un endroit profondément imprégné par la culture locale de Kowloon dégageant les odeurs asiatiques. Je m'amuse à fouiller quelques objets inutiles en les négociant durement et je m'assois à une table en plastique pour déguster ma soupe de nouilles. Puis si je suis d'humeur festive, je prends un taxi pour retourner à Hong Kong. Je sors boire un verre ou deux au *Dusk* à Wan Chai, un repère d'Occidentaux et de personnel des compagnies aériennes, ou bien des hommes d'affaires et des commerciaux.

Je termine souvent la nuit dans les ruelles avec plein d'amis d'un soir, des gens venant de tous les horizons, parfois des employés de chez Google, ou des travailleuses du sexe, jeunes femmes adorables et pleines d'humour qui chasse les clients. D'autre fois, je fais connaissance avec des hôtesse de l'air, des filles parfois sympathiques, mais souvent râleuses. Elles passent la soirée à me barber en se plaignant injustement des conditions de travail et finissent par vomir sur le trottoir pendant que je leur tiens les cheveux. Ils se produisent des groupes qui reprennent des morceaux commerciaux censés nous faire plaisir, nous les Occidentaux.

De grandes portes transparentes s'ouvrent sur le lobby. Nous avançons vers la beauté du panorama de la baie Victoria qu'on aperçoit au travers. Une hôtesse nous installe sur une banquette en face de cette majestueuse vue. À côté d'un piano, une chanteuse asiatique avec une robe de soirée d'un bleu rococo et des paillettes reprend des morceaux de jazz. Paul s'intéresse à moi, mon métier et ma vie. Je n'ai pas grand-chose à lui confier, hormis ma passion pour le domaine familial qui un jour m'appartiendra peut-être. Je lui explique qu'en dehors de ma profession et de mes aventures, mon existence est peu remplie. Il est calme, il fixe mes yeux avec attention. Il prend ma main avec ma permission et de ses lèvres sortent ces quelques mots qui expriment son besoin de satisfaire son ego :

- Pourquoi m’avoir charmé ?
 - Une quête d’aventure certainement. Une parenthèse agréable dans ma vie aussi... lui répondis-je avec honnêteté.
 - Je suis honoré d’être votre parenthèse. J’y ajouterais un « S » si cela m’est possible.
 - Ne brûlons pas les étapes, car je n’ai pas de « s » dans mes lettres... Cela me permet de garder les mots sans fautes !
 - Plutôt étonnant pour une femme, vous n’aimez pas les mots longs ?
 - En tant que libertine, je préfère la ponctuation, avouais-je en espérant ne pas l’effrayer.
 - Libertine ? répète-t-il en se raclant la gorge.
 - Rassurez-vous, c’est un art. Les gens jugent, mais ils ne savent pas de quoi ils parlent. Je pense qu’ils ont peur de ce qu’ils ne connaissent pas. Ou ils savent qu’ils vont apprécier cet univers qu’ils s’interdisent.
 - Que représente pour vous le libertinage ?
 - C’est la liberté, c’est accepter que nous ayons des sens puissants. Notre corps est une machine incroyable. C’est oser composer une mélodie avec, c’est expérimenter de nouvelles choses et s’aventurer dans l’inconnu. C’est assumer qu’on est une femme et qu’on a le droit de jouer et d’avoir du plaisir. C’est ne plus culpabiliser et surtout, c’est partager avec les autres, ce dont la société occidentale est incapable. Ils sont bien trop individualistes et les gens veulent définir leur propriété. Ceci est à moi, c’est ma maison et c’est ma femme ou mon mari !
 - Si vous aviez un époux, vous le prêteriez à une autre femme ? demande-t-il avec curiosité.
 - Oui, même à plusieurs car admirer son compagnon avec une autre, c’est très excitant et je serais heureuse qu’il prenne du plaisir. Lorsqu’on est libertin, on devient compersif et la jalousie est un sentiment qui disparaît. Par contre, j’ai horreur de succomber aux hommes infidèles, expliquai-je.
 - Cela vous donne-t-il une meilleure conscience avec vos parenthèses ?
 - Non, c’est juste un principe, me défendis-je. Le mensonge ne fait pas partie du libertinage.
 - Vous protégez la femme ? Je sens une pointe de féminisme dans votre voix.
 - Effectivement, j’ai une certaine empathie pour les épouses trompées.
 - L’avez-vous été ?
 - Quoi donc ? Trompée ? éclatais-je de rire.
 - C’est indiscret, pardonnez-moi, ajoute-t-il gêné.
 - Nous ne sommes pas assez intimes pour que je puisse vous offrir des confidences. Maintenant, ne posez plus de questions et profitons de cet instant. Vous voulez bien ?
- Il me regarde avec douceur. Cet homme me réconforte, d’une certaine manière. Il a comme une innocence qu’on décèle chez les enfants.